Industriel converti au patriotisme

Editions en langues étrangères
R P D C
An 111 du Juche (2022)

Industriel converti au patriotisme

Editions en langues étrangères
R P D C
An 111 du Juche (2022)



Song Tae Gwan
(29 août 1912 – 11 janvier 1994)

Avant-propos

« Il ne faut écrire que ce qui le mérite », dit-on d'habitude.

Si je me suis proposé d'écrire, ce n'est pas que j'aie fait une expérience particulière de la vie ni que j'aie un talent d'écrivain.

Une fois, un jeune journaliste est venu me faire part de son intention d'écrire un livre sur mon père.

J'ai alors ressenti l'envie d'exprimer moi-même mon sentiment plutôt que de faire paraître un texte raffiné qu'un autre eût élaboré d'après mes témoignages. Peu de textes ont été écrits sur des pères par rapport à ceux consacrés à des mères, ai-je pensé d'autre part.

Le courage m'est venu ainsi de me mettre à l'ouvrage, sûre de réussir malgré mon manque de talent, à condition de me tenir à la vérité, loin de toute affectation.

Mon but n'est pas de m'enorgueillir de la vie de mon père.

Sa vie, c'était un effort de gain infatigable.

« Faire aujourd'hui même ce qu'il le faut aujourd'hui, demain il sera trop tard. »

C'est un mot que j'ai eu l'habitude d'entendre depuis mon enfance dans la bouche de mon père.

Homme en perpétuelle course contre la montre, sans un seul moment de loisir, tel est le souvenir de mon père que je garde de mon enfance.

Comment l'homme du commun, l'industriel privé qu'il était, a-t-il pu se convertir en martyr patriote ? Tout mon désir est de faire connaître au monde le virement qu'il a fait dans son destin.

Song Song Hui

Table des matières

1. Mon père

Dès l'enfance, j'ai accaparé l'amour de mon père.

Soit que je fusse la benjamine parmi les sept enfants, soit que je lui ressemblasse en de nombreux points, il me portait le plus grand amour, aimant m'emmener partout où il allait. Dès que j'eus atteint l'âge de raison, il me dit très souvent :

« Il faut viser la première place en toutes choses », « Le temps passé est révolu pour toujours ».

C'était sans doute des enseignements qu'il avait tirés de son expérience.

Du coup, j'ai pu, plus que mes frères, saisir le passé de mon père et les secrets qu'il enfermait. Je ne veux pas dire qu'il eût accompli des faits extraordinaires ou des forfaits, tels homicides et brigandages.

D'ailleurs, il n'était pas enclin à garder des secrets dans sa vie.

Il se sentait même gêné de porter un porte-monnaie.

Il ne se cramponnait pas au passé.

Il avait un emploi du temps surchargé, devant veiller sur les affaires déjà mises en train et celles à entreprendre.

D'aucuns peuvent sans doute croire qu'il descend d'un riche industriel ou, en tout cas, d'un nabab. Mais, en fait, il était le fils d'un bonze qu'on voyait d'habitude en robe de moine noire, portant un chapelet au cou, répétant « Loué soit le Bouddha Amitabha ! » et frappant sur un petit gong de bois. Origine qui a influé sur le destin peu commun de mon père.

Fils de bonze

Vers le milieu du XIXe siècle, un garçon est né dans une famille de paysans pauvres dans l'arrondissement de Hoedok dans la province du Chungchong en Corée.

La famille était heureuse de le voir grandir.

Joie qui ne put durer longtemps. Les parents s'étaient éteints en laissant leurs enfants à l'abandon.

Le garçon a commencé avec sa sœur une vie de vagabonds. Par-dessus le marché, il a perdu sa pauvre sœur.

Errant un peu partout, il gagna Hyangsan dans la province du Phyong-an du Nord.

Malade, mal nourri, et n'ayant plus la force de marcher, il tomba inerte en bordure de la route.

Un bonze, passant son chemin, le découvrit et, pris de pitié, il l'emmena au temple bouddhique.

Ce garçon, c'était mon grand-père Song Kyong Hwan, devenu moine plus tard.

Le temps fuyant, il franchit le cap de la soixantaine.

Un jour de printemps, il passait par la commune de Janghung dans l'arrondissement de Sukchon, quand il demanda de l'eau à boire à une femme en train de laver du riz à une source. De sa main blanche, elle lui tendit une calebasse d'eau en en essuyant avec soin le dessous ruisselant. Il tomba amoureux d'elle.

A l'âge de 63 ans ! Passionnément attaché à elle, il renonça à la vie de bonze et fonda un ménage. Plus tard, il acheta une parcelle de terre et un verger qu'il cultiva.

Il eut d'abord deux filles, puis, à 68 ans, un fils (mon père Song Tae Gwan, né le 29 août 1912).

La naissance de ce fils combla de joie ce grand-père. Il alla de porte en porte dans le village demander du miel pour sa femme.

« Du miel, pour quoi faire ? A-t-elle accouché encore ? » s'étonnait-on.

« Oui, d'un garçon maintenant », répondait alors mon grand-père, souriant de satisfaction.

La naissance de mon père tenait du prodige aux yeux de ma grand-mère qui le choyait tout particulièrement, alors qu'elle avait déjà trois fils de son premier mari. Mais une autre raison de cette

préférence, c'était l'intelligence remarquable que révélait le garçon en grandissant.

A la fin des études primaires de l'enfant, ma grand-mère l'envoya s'inscrire à l'école secondaire Sungdok située loin, à Nyongbyon.

Il était en troisième année, quand elle le sollicita de rentrer d'urgence prendre en main le patrimoine familial.

Les fils de son premier mari dilapidaient, en s'adonnant au jeu, le revenu du verger de modeste superficie légué par mon grand-père.

Aussi ma grand-mère fondait-elle ses derniers espoirs sur son benjamin honnête et fin.

Mon père rentra. Dès lors, il se lança dans le commerce avec comme capital de base 40 pommiers. Il dépendait entièrement de son habileté que ces ressources fussent converties en argent, puis le revenu arrondi.

La première chose qu'il fit, ce fut de changer la destination des pommes : il les transporta à Kanggye pour les vendre, et non plus à Sinuiju, parvenant ainsi à doubler presque leur prix.

A Kanggye et au-delà, les pommes étaient très rares, aussi le choix de ce lieu offrait-il des avantages insoupçonnés par rapport au commerce pratiqué par ses demi-frères qui n'étaient que des forains.

Mon père garda le revenu de la vente des pommes pour le remettre à ma grand-mère, sans en dépenser un sou. Je ne sais pas exactement combien il avait gagné, mais ma grand-mère, qui l'avait attendu tous les jours, n'en revenant pas à la vue de l'argent, lui demanda s'il n'avait pas volé cet argent.

Mon père était, par ailleurs, économe jusqu'à la parcimonie.

Il n'allait jamais dans un restaurant ou un bistrot et n'osait s'acheter une galette.

Il n'était pourtant pas avare.

Le père Grandet, personnage du roman de Balzac *Eugénie Grandet*, trouvait le plus grand plaisir de sa vie d'entendre en cachette le heurt des monnaies dans son sac.

Il n'en était pas ainsi pour mon père. S'il était âpre au gain, il n'y voyait pas un but en soi : il savait comment s'en servir (Je reviendrai en détail sur ce point ci-dessous.)

Il avait réussi dans sa première tentative de commerce.

On aurait dit qu'il était doué pour le gain.

Comme son capital de base avait augmenté, il osa toucher au commerce de gros dans différents secteurs, préparant le terrain à son avenir d'industriel.

Une nouvelle brique vint alors s'ajouter au bâtiment qu'il édifiait.

Il s'agissait du mariage en 1935 de mon père avec ma mère, Kim Thae Bok, fille d'un pasteur.

Mon grand-père maternel, Kim In Gu, était soldat de la garde du palais royal quand il perdit cet emploi par suite de la dissolution de l'armée coréenne par les impérialistes japonais.

Heureusement, il put, grâce à la recommandation d'une connaissance, s'inscrire à l'école théologique de Pyongyang-Est.

Puis, à la fin de ses études, il entra dans les ordres comme pasteur.

Ma mère, élevée dans la famille d'un religieux, était une nature douce, propre et pleine de bon cœur.

Elle sortait d'une enfance paisible et heureuse, quand on lui proposa un parti dans la commune de Janghung, patelin de mon père. Elle refusa le jeune homme, parce qu'elle en trouvait le métier de marchand ainsi que l'origine provinciale peu attrayants.

Elle s'apprêtait donc à repartir pour Pyongyang, quand mon futur père lui barra la route sans hésitation. Geste qui témoignait bien de son caractère : la résolution, autant que de son intelligence.

Il dit alors à ma future mère :

« Allons nous installer à Pyongyang. Si tu ne te plais pas ici, je t'y suivrai, je vendrai la terre et le verger pour cela. »

Ma future mère resta muette.

Malgré l'aspect peu favorable du jeune homme, lèvres épaisses,

figure carrée et noirâtre, son caractère viril s'empara d'elle.

Mes parents s'établirent ainsi à Pyongyang. Leur mariage ne manque pas, je crois, d'anecdotes semblables à celles du mariage de mon grand-père.

Je ne peux penser sans émerveillement à ce déplacement à Pyongyang d'un fils de bonze bouddhique et d'une fille de pasteur protestant, unis maintenant par l'objectif commun d'entreprise.

Je suis désolée de ne pas être assez habile pour exprimer mon sentiment.

Mon père se vit ouvrir un nouveau champ d'activité.

Il commença par mettre en œuvre l'industrie du décorticage du riz dans le secteur de Taephyong à Pyongyang, puis, s'appliqua au commerce de gros. Ses affaires prospérèrent sans cesse. Son capital se gonfla, ses rapports humains s'élargirent et sa position d'entrepreneur se renforça.

Pourtant, cette situation heureuse n'allait pas durer longtemps.

La guerre du Pacifique parvenait à son point culminant, poussant les impérialistes japonais à redoubler de cruauté dans les extorsions perpétrées contre le peuple coréen.

« Une goutte d'huile vaut une goutte de sang », criaient-ils à tue-tête pour lui extorquer même de l'huile de ricin et de l'essence de pin.

L'entreprise de mon père ne pouvait faire exception. Elle déclinait d'un jour à l'autre et le désespoir s'empara de mon père.

C'est alors que la Corée fut libérée le 15 août 1945, événement qui allait marquer le destin de mon père d'un changement dramatique.

L'enthousiasme de la libération ébranlait tout le territoire du pays. Des foules manifestaient dans les rues, criant « Vive la libération de la patrie ! », chantaient et dansaient un peu partout.

Des réunions et des entretiens avaient lieu spontanément où des personnages connus et inconnus dissertaient sur la voie à prendre par la Corée nouvelle. C'était une belle occasion pour chacun d'afficher son patriotisme vrai ou faux.

Des éléments malsains et réactionnaires la saisirent en effet pour se faire passer pour des « patriotes », des « révolutionnaires », préconisant entre autres la « dictature du prolétariat ».

C'est pour peu de temps que la joie de la libération avait animé mon père.

Des rumeurs affreuses couraient que le parti communiste allait éliminer tous les capitalistes et mettre en commun les biens privés.

Des éléments suspects se présentaient, en saisissant l'occasion par les cheveux, comme des « chefs de sécurité publique », des « commandants de garde d'autodéfense », etc, pour menacer les riches et leur mettre les menottes.

Tout excitait la méfiance de mon père.

Le bruit courut aussi que le docteur Ri Pyong Hun, qu'il connaissait bien, avait été arrêté sous l'inculpation d'avoir exploité un hôpital à titre privé pour vivre comme un coq en pâte, voire d'avoir vécu avec une Japonaise en « projaponais » fieffé.

Mon père, connu pour avoir ramassé une fortune fabuleuse par ses affaires, ne semblait pas hors du coup de filet.

En effet, le prétendu chef d'inspection du service de sécurité publique (employé à l'administration fiscale de Pyongyang avant la Libération) fit irruption chez lui, entouré d'hommes en armes, et fit une perquisition.

Enjoignant à mon père de lui présenter tout le trésor et la liste des biens de la famille, il brandit la menace d'expropriation par le parti communiste, qui toucherait non seulement les gros propriétaires fonciers, les grands capitalistes et les projaponais mais aussi les petits industriels privés.

Le désordre régnait malgré la libération du pays. Saisi d'inquiétude, mon père prit le parti de quitter les lieux. Il comptait opérer en industriel dans le Sud, à Séoul. Il prit en location deux bateaux à moteur qu'il chargea à plein bord de machines et de sucre d'orge mou, et quitta Pyongyang. Certes, il n'oublia pas d'emporter les lingots d'or qu'il avait cachés.

Il accosta au port d'Inchon.

Il alla voir un industriel ami qui l'aida à trouver la main-d'œuvre et le camion dont il avait besoin, transportant ainsi sa cargaison à Séoul. D'autres amis aussi lui apportèrent leur concours par différents moyens.

Mais il fut confronté à un imprévu.

L'administration militaire américaine installée en Corée du Sud à la place de l'appareil de domination de l'impérialisme japonais après la Libération avait émis un mandat d'arrêt contre mon père sous l'inculpation de détournement de biens ennemis.

Mon père, avec l'aide d'un ami, se cacha dans la mansarde.

L'administration militaire américaine profitait de l'occasion pour confisquer, sous prétexte de biens ennemis, même des biens privés, menaçant de passer par les armes ceux qui y toucheraient, y compris médicaments, machines, ciment et poudre à feu. Toute tentative de justification ne pouvait être envisagée. L'ami conseilla à mon père de prendre la fuite.

Mais où aller ?

Il s'était déjà évadé du Nord. Il se voyait réduit aux abois. Le bruit courait que le Général Kim Il Sung, rentré en triomphe dans la patrie, était attendu à Séoul. Nouvelle qui produisit une exaltation générale.

Le « comité de préparation de l'accueil du Général Kim Il Sung » fut organisé avec pour président Hong Myong Hui. Tous les jours, des centaines de milliers de citoyens se précipitaient à la gare de Séoul.

Un jour, mon père se mêla à la foule pour y aller.

Hélas, il y aperçut dans un avis au public sa photo parmi celles d'autres personnes poursuivies par la police. « Agent » infiltré du Nord avec une mission secrète, y lisait-on.

Aucun doute, il était poursuivi belle et bien.

Il se frappa la poitrine. Nulle part, il ne voyait son salut.

Un jour, il restait planqué dans le grenier, quand un ami lui cria.

« Frère Song, allez, descendez vite ! Sans tarder ! »

Mon père crut que c'en était fini de lui. La police m'a enfin dépisté et veut se jeter sur moi, se dit-il.

En bas, il se faisait du bruit. Mon père, en désespoir de cause, se laissa entraîner par son ami.

Quand il parut, une foule riait et causait, gens qu'il prit au premier moment pour des agents de police, munis de menottes et de cordes.

Il ne tarda cependant pas à comprendre la joie qu'ils éprouvaient en attendant une émission de la radio de Pyongyang.

Il s'agissait de la transmission en direct prévue du discours de

retour triomphal du Général Kim Il Sung. Mon père prit place comme le voulaient ses voisins.

La transmission du discours historique commença. C'était le 14 octobre 1945. Mon père écoutait le discours, l'haleine coupée.

Il faut que tous contribuent autant que possible à l'édification du pays avec ce qu'ils ont, la force de leurs bras, leur savoir ou leur argent, dit le Général Kim Il Sung.

Sur le coup, des larmes ruisselèrent des yeux de mon père.

Plus tard, il évoquerait très souvent et d'une voix émue cet épisode :

« Je me sentais d'un coup les yeux dessillés. Comme si la lumière du soleil me surprenait en pleine obscurité. Nul ne pourrait l'imaginer. Désolé de n'avoir pas assez de mots pour exprimer mon sentiment. A l'écoute du discours du Général, l'émotion me coupait la parole et des larmes m'inondaient le visage. »

En effet, l'appel lancé par le Général Kim Il Sung mettait du baume au cœur à des dizaines de millions d'hommes avec l'amour et la confiance qu'il exprimait ; tel un phare, il éclairait la voie à suivre par la Corée nouvelle.

Mon père ne resta pas passif. Il se décida : « Allons à Pyongyang. Allons-y sans plus tarder pour apporter à la construction du pays, ne fût-ce qu'un appoint insignifiant. »

Il reprit ainsi le chemin du Nord.

Son dessein était d'abord de prendre le train de Kaesong. Il vit alors des agents de police dévisager les passagers un à un en les comparant aux photos des hommes recherchés parmi lesquelles figurait la sienne.

Il se ravisa. Il changea d'itinéraire et alla à l'île de Kanghwa, d'où il traversa la mer lors de la marée basse.

Pourquoi a-t-il pris ce parti ?

Je ne doute pas qu'il l'ait fait en s'inspirant du discours radiodiffusé du Général Kim Il Sung.

Son ami qui l'avait accompagné à l'île de Kanghwa lui dit dans les larmes :

« Adieu, frère Song ! »

Je me demande quel sentiment avaient dû vivre les deux industriels alors, au moment de se séparer entre le Nord et le Sud. Ils étaient certainement, loin de se figurer le contraste des sorts qui les attendaient.

Depuis lors, mon père n'eut jamais aucune nouvelle de cet ami qui l'avait reconduit et de ses autres confrères sud-coréens.

S'ils étaient encore vivants, leur cœur frémirait au souvenir du voyage de mon père que je viens de retracer.

Lumière

Le premier printemps depuis la libération du pays approchait. Printemps si prometteur pour le peuple libéré.

Mon père, sitôt installé à Pyongyang, reprit son activité, choisissant de fabriquer les crayons.

De nombreuses écoles s'ouvriraient dans le pays et admettraient une multitude de jeunes, se disait-il.

Les études supposent l'emploi du crayon, objet de petite taille, mais on ne peut plus indispensable. Mon père y lia sa destinée.

Il pourrait d'ailleurs disposer des matières premières et des matériaux nécessaires à cet effet. Dans des gares de marchandises, s'entassaient des troncs d'arbre coupées dans les exploitations forestières du pays. L'occupant japonais, à sa défaite, les avait laissées à l'abandon. Plus encore, mon père eut la chance de trouver les techniciens dont il avait besoin. Un jour, alors qu'il s'était arrêté sous l'auvent d'une maison pour s'abriter de la pluie, il rencontra trois chômeurs : un menuisier, un tourneur et un ouvrier ayant travaillé à la fabrication de la barre de charbon dans une usine de machines électriques, qui se plaignaient de leur oisiveté.

A la bonne heure ! Avec eux, tout serait prêt pour fabriquer des crayons, s'exclama mon père en son for intérieur. Il leur fit part

de son souci et ses interlocuteurs ne tardèrent pas à s'engager à travailler pour le compte de son entreprise.

Mon père prit en location un bâtiment dans le secteur ouest de la ville de Pyongyang (d'alors) et y aménagea un atelier. Il acheta un tour et un ventilateur, recruta huit ouvriers et apporta le graphite acheté à Kanggye.

La production de crayons commença sous peu. Les crayons portaient la marque « Samcholli » gravée. Ce nom devait évoquer la Corée, à ses yeux. Ces articles, malgré leur petite taille, allaient honorer sa vie, comme nul ne l'aurait imaginé.

L'usine fournissait 300 crayons par jour. Dès que le bruit de cette fabrication se répandit, des gens affluèrent dans cet établissement pourtant insignifiant. Quoi qu'il en fût, mon père était loin de croire que ce fait serait rapporté au Général Kim Il Sung.

Un jour, Kim Jong Suk, héroïne de la résistance antijaponaise, avait demandé au Général à visiter l'usine de crayons. Elle se rendit ainsi avec son jeune fils, le futur Dirigeant Kim Jong Il, dans cette usine sise au bord de la rivière Pothong. Le collaborateur qui les avait accompagnés alors évoquerait plus tard la joie insigne que cette fabrication de crayons avait inspirée au Général Kim Il Sung.

Le 3 février 1946 arriva, jour qui allait marquer le cours de la vie de mon père.

A midi, il sortait par la porte principale de l'usine, quand il vit une voiture s'arrêter non loin sur la route. Un homme en descendit et s'approcha de l'usine, jeune homme élancé, portant un pardessus et un costume noir à col ouvert. Regard intelligent, air clair avec fossettes charmantes sur les joues, tout en lui annonçait un homme hors du commun. Mais quel air familier !

Mon père restait coi, le souffle coupé, quand l'hôte lui demanda : **« C'est ici, l'usine de crayons ? »** Quand il eut entendu une réponse affirmative, celui-ci s'enquit du « monsieur Song Tae Gwan ». Mon père, étonné d'entendre son nom prononcé par l'hôte, lui répondit en balbutiant que c'était lui-même. Celui-ci, tout sourire, répondit : **« Ah, c'est vous-même, camarade Song Tae Gwan. Je suis ravi de vous voir. »**

Mon père put alors s'apercevoir sans trop de peine et avec tant d'enthousiasme de la personne auguste du Général Kim Il Sung, visage clair débordant de vie, sourire franc, regard pétillant d'intelligence, voix sonore, en un mot la noblesse même.

Il lui parut un éclair lui passer devant les yeux et lui chauffer le cœur. Quand le Général lui serra chaleureusement la main, il se sentit les encoignures des yeux trembler d'émotion, ne trouvant pas les mots convenables pour le saluer. Il avait même le souffle coupé.

Le Général lui proposa : « **Je suis venu voir comment on fabrique les crayons. Allons dans l'atelier.** »

L'atelier était fort insalubre, les ouvriers travaillant dans la poussière de graphite et de charbon.

Le Général, pourtant souriant, se dirigea, suivi précipitamment par mon père, du côté d'où venait le ronronnement d'une machine.

Il scruta un moment l'atelier et s'approcha des ouvriers qui rabotaient pour façonner les gaines de crayon.

« **Bonjour, vous faites un travail méritoire** », dit-il, s'enquérant du nombre des ouvriers.

Mon père répondit que l'usine en comptait huit.

« **Et la superficie productive ?** » demanda le Général.

Mon père lui dit : quelque 350 m^2.

Alors, le Général se dirigea vers la raboteuse appelée à pratiquer une rainure dans les gaines de crayon.

Observant le travail de la machine, il s'enquit :

« **D'où apportez-vous le bois et le graphite ?** »

Mon père répondit qu'il faisait apporter du bois de différents endroits des parages de Kanggye et du graphite de la mine de Tongbang à Kanggye.

Quand il eut entendu dire qu'on fabriquait les gaines de crayon avec du bois de tilleul, le Général apprit à mon père qu'on pouvait utiliser aussi du bois de pin parrasol à cet effet.

Comme il s'intéressait à la quantité de la production journalière des crayons, mon père répondit : 1 500 unités.

Ensuite, le Général signala :

« **Notre pays est riche en graphite. Qu'il est bon de fabriquer les crayons de nos mains avec le bois qui abonde dans le pays ! Le graphite de Kanggye est de bonne qualité.** »

Il prit un crayon et mentionna : « **Quand nous combattions dans le maquis, nous manquions de crayons et les partisans devaient tracer les caractères sur sable pour apprendre à écrire. Les crayons sont sans prix. De retour au pays après la Libération, je me suis inquiété pour les crayons. Comme monsieur Kang Ryang Uk m'a appris qu'on fabrique les crayons dans cette usine, c'est avec joie que je suis venu.** »

Il proposa d'aller voir ensemble là où l'on fabriquait les mines. Comme mon père refusa, parce que l'endroit était malpropre, le Général répliqua : « **Ce n'est pas chose à reprocher par nous. Cela ne fait rien.** »

Il s'avança vers le four de séchage à charbon. Salué par les ouvriers, il suggéra de remplacer le four par un four électrique.

Il fixa longuement les yeux sur la mine sortant de la machine, puis dit : « **Vous êtes des patriotes œuvrant dans l'ombre. Fabriquer**

les crayons, ce n'est pas un simple travail technique, mais une œuvre patriotique importante pour la réussite de l'édification d'une Corée nouvelle et démocratique.

Par suite de la politique colonialiste japonaise, la Corée du Nord compte plus de 2 300 000 analphabètes. De plus, nous devons instruire nos chers enfants au nombre de plusieurs millions. Mais le plus grand handicap, c'est le manque de crayons. Jadis, sous la féroce domination impérialiste japonaise, notre peuple, quoique voué à souffrir courbé sous le poids de corvées et à patauger dans l'analphabétisme, a souhaité instruire ses enfants. Ce souhait était aussi ardent que celui de nos paysans d'avoir en propre des terres dans leur pays pour les cultiver. Nous devons exaucer ce souhait. Il ne faut pas admettre que le manque de crayons fasse obstacle à l'instruction des enfants. »

A franchement parler, mon père exploitait son usine sans avoir foi dans l'avenir de son entreprise. On peut juger de l'effet édifiant qu'avaient exercé les instructions du Général.

Le Général fit ensuite des pas lents vers l'endroit où l'on achevait les produits. On y sentait fort la gélatine et la laque. Pourtant, sans s'en préoccuper, il s'approcha d'un ouvrier qui laquait des crayons. Répondant chaleureusement au salut de l'ouvrier, il prit

un exemplaire dans le tas de crayons de différentes couleurs pour l'observer avec attention.

Puis, il demanda un canif pour le tailler. Mon père lui en tendit un. Le Général tailla le crayon et l'essaya en écrivant dans son carnet. On voyait que la mine était trop dure pour tracer convenablement les caractères.

« Le crayon a quelques défauts, mais c'est pourtant une réussite, compte tenu que c'est le premier produit fabriqué par la Corée par ses propres moyens », dit-il avec joie, à l'admiration de mon père.

Sur ce, posant la main sur l'épaule de mon père, il dit en guise d'encouragement : **« Un proverbe de chez nous dit : une cuillerée ne suffit pas au ventre ! A force de persévérance, on parviendra à fabriquer des crayons de bonne qualité ! »** Mon père lui répondit qu'il ferait autant.

Le Général s'intéressa ensuite à la distribution des crayons.

Des marchands venus de toutes les provinces les acquéraient pour les emporter. Mais la demande excédait l'offre. Mon père en fit part au Général.

« Quelle aide voudriez-vous que l'Etat vous accorde pour vous permettre d'accroître la production de crayons ? » fit le Général.

Mon père lui proposa de mettre un camion à la disposition de l'usine, de l'autoriser à exploiter une forêt du bois de pin parasol de la région de Kanggye et lui demanda à disposer pour son usine du bâtiment de la fabrique de navets saumurés exploitée jadis par un Japonais.

Le Général l'écouta jusqu'au bout. Puis, il dit :

« L'Etat mettra à votre disposition un grand bâtiment d'usine et vous fournira camion, four électrique et d'autres installations. De même, il désignera une forêt à exploiter par vous dans la région de Kanggye et réglera le problème du graphite. Je vous prie d'accroître la production de crayons et d'organiser d'autres entreprises encore autant que vous voudrez. »

Le Général donna à mon père et aux ouvriers des instructions précieuses et leur témoigna d'une profonde sollicitude. Ce n'est que longtemps après l'heure du déjeuner qu'il quitta l'usine. Mon père reconduisit d'un regard ému la voiture du Général jusqu'à ce qu'elle disparaisse de vue.

Le Général convoqua, le 20 février 1946, la première session du Comité populaire provisoire de Corée du Nord.

Plus tard, il évoquerait cette session devenue historique et mentionnerait qu'il faudrait bien savoir ce qu'avait fait notre Parti

depuis le lendemain de la Libération du pays pour résoudre le problème des crayons. Il n'avait pu, lorsqu'il combattait dans le maquis, s'imaginer que ce problème se poserait avec tant d'acuité après la Libération, signalerait-il.

Comme les usines de crayons manquaient après la Libération alors qu'on avait besoin de ces articles pour mettre fin à l'analphabétisme, évoquerait-il, dès que le Comité populaire provisoire de Corée du Nord avait été mis sur pied, le problème des crayons avait été mis à l'ordre du jour de sa première session.

Il avait donc accordé une importance majeure à ce problème malgré la multitude des affaires à régler pour édifier la patrie nouvelle.

Et c'est juste au problème des crayons que mon père avait porté son attention. Je lui en demandai un jour la raison. « J'ai vu luire de l'argent au-delà des crayons », dit-il en souriant. Rien de plus vrai. L'intérêt du gain est propre à tout industriel. Or, d'une voix émue, il ajouta : Que chacun contribue à l'édification du pays avec ce qu'il a, la force de ses bras, le savoir ou l'argent, disait le Général dans son discours. Voilà qui m'a dessillé les yeux. J'ai alors traversé la mer à corps perdu.

Le Général vit, le 16 avril de l'année, Kang Ryang Uk, secrétaire général du Comité populaire provisoire de Corée du Nord et lui

reprocha de n'avoir pas octroyé un camion à l'usine de crayons, lui enjoignant de privilégier cette usine.

Plus tard, il lui demanda d'offrir le jour même un camion à cette usine, le priant de transmettre au personnel de celle-ci sa demande de réussir l'exploitation, d'accroître la production de crayons et d'améliorer la qualité des produits.

Ainsi, après avoir mis à la disposition de l'usine une superficie forestière du mont Oga, dans la province du Jagang, le graphite d'une mine et un camion, il prit en charge tout le financement dont avait besoin l'entreprise de mon père.

Et dire que mon père avait établi son usine dans un but purement lucratif, pensant au plus à céder à l'Etat une partie de son revenu ! Un homme inimaginable sans gain. Cependant, le Président Kim Il Sung, confiant à priori, l'avait mis à l'honneur, le convertissant en un industriel patriote, lui ouvrant la perspective d'une vie d'homme authentique.

Bientôt, l'usine de crayons de Pyongyang, sise au bord de la rivière Pothong, fut assaillie par des gens venus de partout au pays. Les produits n'avaient pas le temps d'attendre d'être distribués aux magasins de la ville. Ils les transportaient en sacs ou valises et ne cessaient de revenir s'approvisionner. La production augmenta, atteignant chaque jour une énorme quantité.

Le revenu s'accrut d'autant. Cependant, mon père déplaça l'usine à Kanggye et passa son exploitation à cette province. Mesure prise du point de vue des intérêts de l'Etat : de Kanggye venaient les matières et les matériaux essentiels tels bois et graphite.

En revanche, mon père embrassa la verrerie et l'industrie du caoutchouc. C'est qu'il était au courant de la préoccupation du Général par le manque d'articles en verre et de chaussures dont souffrait la population.

Mon père établit une verrerie et une usine de caoutchouc. Quoique ce fût un terrain inconnu pour lui, il parvint à commencer la production en recrutant des ouvriers et techniciens expérimentés. Ces établissements lui furent d'un rapport important parce que la demande était considérable. La production augmentait et, d'autant, la demande. Mon père devint richissime.

Alors, mon père ne se laissa-t-il pas fasciné par l'amas d'argent ?

D'ailleurs, il y a lieu de raconter là-dessus un fait significatif : des gens vinrent le voir apportant avec eux des lettres de recommandation prestigieuses et l'invitant à aller au Sud, à Seoul. Inutile de penser au mandat d'arrêt émis jadis par l'administration militaire américaine ou autre chose, disaient-ils, c'est le fait de la dénonciation d'un misérable méchant. Avec vos capacités, vous vous enrichirez en un rien de temps, et nous pourrons lancer

ensemble de grandes entreprises, l'adulaient-ils.

Cependant, mon père refusa, en s'en moquant. Il avait son monde à lui, monde qui le captivait de façon irrésistible. La sollicitude et la confiance dont il y jouissait l'appelaient à faire son devoir. Il resta inébranlable même aux jours durs de la guerre qui allait être la dernière pierre de touche de la foi de mon père.

Bombardements et mitraillades aériens, massacres pendant le repli stratégique temporaire de l'Armée populaire, etc, l'ennemi ne faisait pas de discrimination à l'égard de la population. Tous ceux qui gardaient la conscience nationale et sympathisaient avec notre République étaient arrêtés pour subir la mort, que ce soient religieux, industriels, médecins. Souvent l'ennemi prêchait la survie contre un mot reniant la RPDC. Choisir entre la vie et la mort.

Mon père ne croyait pourtant pas que la RPDC courût à sa perte. Par contre, il était convaincu qu'elle gagnerait tant que le Général Kim Il Sung était à sa tête. Décidé à braver même la mort, il se dévoua corps et âme pour la victoire. Plusieurs fois, voyageant sous des bombardements aériens ennemis, il acquit de vivres pour approvisionner les ouvriers d'une usine d'armements et secourir des sinistrés de guerre.

Pour assurer la production ininterrompue de la verrerie malgré les bombardements aériens, il n'abandonna pas l'usine. Ainsi furent produits différents types de seringues et ampoules à injection pour le front et, bien plus, des millions d'ampoules électriques ; l'usine de produits en caoutchouc fournit quantité d'articles en caoutchouc.

Vers la fin de la guerre, mon père déplaça l'usine de caoutchouc à Kaesong. Plus tard, il s'expliquerait.

« Je comptais faire voir au plus tôt à l'ennemi la fumée monter de l'usine. Voilà comment nous vivons, malgré les destructions, dans notre République sous l'égide du grand Général Kim Il Sung ! L'ennemi verra cette fumée s'élancer. »

En effet, au plus fort des hostilités, l'usine commença à fonctionner à Kaesong. A la furie de l'ennemi, sans doute !

C'était là l'un des plus grands sujets de fierté de la vie de mon père. Il évoquait ce fait à haute voix, les poings serrés.

J'imaginais cette fumée en même temps que mon père qui avait changé : d'entrepreneur privé, il était devenu un industriel patriote.

Dans l'après-guerre, il céda au comité populaire municipal de Kaesong la propriété de l'usine d'articles en caoutchouc, comme il avait pensé le faire. Il aimait évoquer : « Le travail m'absorbait, mais sans jamais me faire sentir de fatigue. La conviction que nous gagnerons tant que le Général Kim Il Sung nous guiderait me réconfortait dans mon travail. »

Pendant la guerre, il avait fourni au front provisions de bouche et vêtements acquis avec un énorme fonds sans parler de la donation d'une importante quantité d'argent comptant pour l'armée.

En voici les chiffres :

En août 1950, 300 000 *won*

En décembre 1951, 350 000 *won*

En décembre 1952, 1 500 000 *won*

En avril 1953, 3 000 000 *won*

Total : 5 150 000 *won*

L'œuvre patriotique de mon père réjouit tout particulièrement le Général Kim Il Sung.

Le Général le reçut de nouveau en audience un jour d'août 1953.

A son salut respectueux, il répondit en lui serrant les deux mains. Vous avez dû tant peiner pendant la guerre, dit-il ; j'ai appris que vous avez, malgré les difficultés du temps de guerre, fait don de plusieurs millions de *won* pour le front, action digne d'éloges.

Mon père se montra confus de ces compliments. Le Général lui demanda comment il avait réussi à faire don d'une telle quantité d'argent pour le front.

Mon père exprima alors la foi qu'il avait gardée tout le temps au fond de son cœur.

« Mon cher Général, j'ai pensé qu'il fallait avoir la patrie

pour qu'une fortune privée soit ce qu'elle vaut. A quoi bon être richissime quand le pays serait assujetti ? »

Le Général, satisfait de la réponse de mon père, attribua la victoire à l'assistance matérielle et morale au front des industriels patriotes tels que Song Tae Gwan ainsi que du peuple entier.

Du coup, mon père fut comblé on ne peut plus. Tellement qu'il crut entendre les battements de son cœur. Il avait en effet le sentiment d'avoir conquis tout l'univers. Oui, conquis l'univers au prix de son sentiment patriotique.

S'il ne proclama pas la valeur du patriotisme qu'il avait découverte, je veux le faire aujourd'hui, à sa place.

2. Sans regarder en arrière

Tout travail réclame de l'effort. La question est de savoir comment s'y prendre. Un travail facile peut être pris pour une corvée si l'on le fait de force alors qu'un travail pénible peut passer pour facile si l'on y procède de bon cœur.

Chacun doit s'attacher à son travail. L'attachement, voilà qui chasse le sentiment de pénibilité.

« Ne dis pas que c'est difficile ! », aimait me dire mon père depuis mon enfance, à savoir depuis mon âge de 8 ans alors qu'il m'avait mise à la classe de danse de l'école artistique de Pyongyang, quoique j'eusse un an moins que l'âge prescrit.

A l'époque, l'épopée chantée et dansée « Notre glorieuse patrie » était en répétition et les élèves de notre école artistique en faisaient partie. La danseuse réputée Choe Sung Hui qui nous entraînait était sévère jusqu'à la cruauté.

A la fin de la journée d'exercice, j'étais rompue de fatigue. Et mon père répétait :

« Ne dis pas que c'est difficile ! », comme si c'était le refrain d'un chant. Il résumait ainsi, probablement, l'expérience de sa vie.

En effet, il était grand abatteur de besogne. Je dirais, pour

évoquer sa vie, qu'il a vécu ses plus rudes épreuves lors de la guerre, mais que les années suivantes lui firent connaître les plus grandes difficultés de sa vie.

Au tournant de la destinée

La guerre avait réduit le pays en cendres. Les usines de mon père n'étaient pas épargnées. A ses yeux, il n'était pas question simplement d'élever et de plâtrer murs, cheminées et de mettre les toits. L'essentiel était de se procurer de quoi rééquiper son usine. Cependant, les moteurs électriques n'étaient nulle part disponibles.

Mon père trouva une solution ingénieuse, digne d'un entrepreneur. Il pensait aux navires qui, selon un bruit, avaient coulé au large de Wonsan pendant la guerre. Depuis, il alla tous les jours au fleuve Taedong s'exercer à la nage et au plongeon du matin à la nuit tombante.

C'était un temps où toute la ville de Pyongyang bouillonnait pour la reconstruction.

Aux chantiers de construction, les travailleurs se grouillaient autant qu'ils pouvaient pour transporter des briques à dos d'homme. Quel ne devait pas être alors l'étonnement de ceux qui voyaient mon père s'ébattre à longueur de journée dans l'eau ! Et dire qu'il

était connu pour son acharnement au travail. Sûrement, il a perdu la tête, murmurait-on. Même les voisins habitués à échanger un salut cordial avec lui en vinrent à se montrer embarrassés quand ils le croisaient.

Par-dessus le marché, bientôt, mon père commença à porter à la main ou sur le dos un fardeau bizarre : un casque et un vêtement en caoutchouc, en allant au Taedong et en en retournant. D'où naquirent différentes rumeurs. On disait par exemple que Song Tae Gwan recherchait les lingots d'or qu'il eût coulés en catimini dans les eaux du fleuve pendant la guerre. Ces lingots totaliseraient des dizaines de kg.

Mon père, sans y prêter la moindre attention, poursuivit son exercice de plongée plus d'une quinzaine de jours, puis il alla à Wonsan.

Il tint à plonger lui-même, au lieu de confier la tâche à un plongeur de métier. Pourquoi ? Il voulait inspecter de ses propres yeux les navires coulés pour y trouver ce qui pourrait servir et être repêché. Une quinzaine de jours de corvée pendant laquelle il eut à souffrir souvent, étant donné son inexpérience, d'une saignée aux oreilles.

Heureusement, il réussit à découvrir des machines et appareils utiles et détermina leur situation. Puis, il fit appel à des plongeurs

et des bateaux à moteur pour renflouer ces objets. La trouvaille des plus grandes dimensions et valeur, c'était le moteur.

Maintenant, la question de leur transport à Pyongyang.

Préalablement, mon père, muni d'une longue règle, se mit à marcher à pied en s'en servant comme canne. C'est ainsi qu'il mesura au fur et à mesure la hauteur intérieure de tous les tunnels que traversait la route Wonsan-Pyongyang. Il s'agissait, en outre, de mesurer la hauteur de la benne de différents types de camion, celle des machines à y charger, dont le moteur, l'espace entre ces machines et le plafond des tunnels. Il nota ces données dans son carnet. Des problèmes se posèrent à deux endroits. Il résolut d'en venir à bout en choisissant un camion approprié et en rajustant l'épaisseur des cales.

Il fit une centaine de km à pied pour retourner à Pyongyang. Il en eut les pieds gonflés, les lèvres séchées et crevassées jusqu'au sang et la barbe touffue. Figure effrayante sans doute. Et il riait d'un rire bruyant !

Quoi qu'il en fût, les machines apportées s'avérèrent d'une valeur inestimable. L'usine put être remise en fonctionnement en peu de temps. Elle retrouva bientôt son souffle et dépassa son niveau ancien. Naturellement, le revenu augmenta.

Je veux signaler tout particulièrement que cette augmentation,

obtenue malgré les difficultés économiques du pays de l'après-guerre, a aidé à l'amélioration de la vie du peuple et au rétablissement économique du pays, contrairement à l'avis de certaines gens.

On assistait en ce temps-là à un mouvement vigoureux en faveur de la transformation socialiste du commerce et de l'industrie capitalistes. La plupart des industriels et commerçants portaient atteinte par différents moyens aux intérêts des masses laborieuses.

Ils acquéraient à vil prix fruits et viande à la campagne pour les revendre très cher en ville tandis que certains entrepreneurs s'adonnaient à des actes illicites, livrant par exemple à prix élevé leurs produits à des marchands, au lieu de les fournir à l'Etat.

Pire encore, en complicité avec les éléments malsains infiltrés dans les organes du pouvoir, ils s'évertuaient par tous les moyens à s'enrichir, allant jusqu'à tenir un livre de comptes secret pour frauder.

Ils jouaient sur les prix et faisaient des escroqueries, en refusant d'adhérer aux coopérations de production.

Le Président Kim Il Sung proposa, en avril 1956, lors du III[e] Congrès du Parti du travail de Corée, la transformation socialiste du commerce et de l'industrie capitalistes, exigée par le développement de la révolution.

Pas étonnant que des gens regardaient d'un œil dubitatif les activités de mon père.

Il a joui plus que les autres entrepreneurs privés de la sollicitude du Général depuis le lendemain de la Libération, aussi devrait-il adhérer le premier à une coopérative de production comme le veut le Parti, disaient-ils.

Comment expliquer sa conduite ?

Le fait fut porté à la connaissance du Président Kim Il Sung. Il envoya, un jour de la mi-octobre 1957, un employé du Comité central du Parti à l'usine de mon père prendre renseignement sur l'état de choses. Puis, il mit au clair le cas de mon père, mentionnant :

…Il est plausible qu'on le tienne en suspicion car il n'a pas encore adhéré à une coopérative de production alors qu'il devrait le faire plus que personne.

Notre Parti a promu la transformation socialiste du commerce et de l'industrie privés parallèlement à l'application du système coopératif à la campagne après la guerre.

A la différence des exploitations rurales individuelles, le commerce et l'industrie privés se caractérisent par la multiplicité des branches, par conséquent, par la diversité des tendances de ceux qui s'en occupant et leurs grandes différences de base économique et de mentalité. Aussi notre Parti a-t-il dû définir trois types de coopératives de production suivant la situation de nos commerçants et industriels privés.

Cependant, Song Tae Gwan n'a pu adhérer à aucun de ces trois types, dit-on.

Voici pourquoi le premier type, appelé à regrouper essentiellement des artisans démunis, ne convient pas à lui, car il a une certaine fortune.

Le deuxième type suppose une répartition tenant compte de la qualité et de la quantité du travail fourni mais aussi de la quote-part investie par chacun. Dans ce cas, Song Tae Gwan recevrait une quote-part importante tandis que les adhérents qui n'auraient rien apporté à la coopérative se verraient revenir une quote-part faible, fait que sa conscience morale ne pouvait admettre.

Enfin, le troisième type suppose la mise en commun des moyens de production et des fonds et une répartition faite uniquement selon la qualité et la quantité du travail fourni : Type parfaitement socialiste, à tel point que les commerçants et industriels privés, peu formés politiquement, ont du mal à l'accepter d'emblée. Song Tae Gwan eût pu le faire, mais il ne pouvait organiser une coopérative pour lui seul.

Le Président poursuivit :

Dès que notre Parti a proposé l'organisation de coopératives de production, le camarade Song Tae Gwan s'est engagé le premier à remettre sans indemnisation à l'Etat ses fonds et ses moyens de production.

En tenant compte des mauvais effets que cela aurait sur les autres commerçants et industriels, nous l'avons retenu de faire autant, lui demandant de se préparer, en continuant à travailler dans le privé pour le moment, à exploiter une coopérative de production assez importante s'il voulait passer au type suprême.

Le Président évoqua de nouveau à cette occasion les seringues à injection et ampoules produites par mon père pour pourvoir aux besoins de la guerre, la papeterie qu'il avait établie pour produire le papier huilé nécessaire aux serres froides pour semis de riz à la campagne et la production de la verrerie de toutes sortes fournie pour concourir à l'édification du socialisme.

Mon père, quand il eut entendu la transmission des instructions du Président, revit le bonheur d'entrepreneur d'avoir un grand homme à la tête du pays et prit une nouvelle résolution.

« Je me suis engagé à apporter un appoint à l'édification du pays en tant qu'"homme riche", mais je suis maintenant un "homme fort" aussi. Mieux mon usine fonctionnera, mieux je pourrai accomplir la volonté de notre Président. Je redoublerai d'effort pour travailler davantage. Je n'attends que le moment d'organiser une coopérative de production pour contribuer autant que possible à l'édification du socialisme. »

Il fonda bientôt la coopérative de production d'articles

manufacturés de Pyongyang, puis il fit don à l'Etat de toute la somme de 5 millions de *won*, fonds qu'il avait mis à la disposition de la coopérative.

D'entrepreneur privé, il devint un travailleur socialiste, appelé à servir la patrie et le peuple.

Grand pas en avant qui n'avait pas été facile, loin de là.

En effet, mon père a dû tourner et retourner la question de savoir s'il devait faire don à l'Etat de la somme de 5 millions de *won* qui représentait toute sa fortune.

Il avait déjà fait don à l'Etat de plusieurs millions de *won*, en gardant une réserve destinée à développer ses affaires.

Cependant, comme il faisait partie d'une coopérative de production, ses activités d'entrepreneur privé avaient pris fin et il n'avait plus besoin d'un fonds pour une entreprise privée.

Mais pourtant, il était père de sept enfants, fils et fille.

Naturellement, il ne lui manquait pas l'envie de leur répartir sa fortune. Du moins celle de leur offrir meubles et ustensiles de cuisine quand ils fonderaient des ménages.

Le sentiment qu'il avait vécu alors, il l'exprima dans l'intervention qu'il fit, à la mi-octobre 1959, lors de la conférence nationale des éléments dynamiques de l'industrie locale et des coopératives de production.

« Je suis président de la coopérative de production, dit-il, et pourtant, si j'ai fait, de jour, du socialisme sur le lieu de travail, je me suis livré, de nuit, au capitalisme, obsédé par mes millions de *won* placés. Quand j'ai fait don de toute cette somme, tout le poids qui me pesait sur la conscience s'est envolé comme par miracle. J'étais aux anges ! »

Sur le coup, le Président rit aux éclats, le félicitant vivement d'avoir offert son fonds à la coopérative et partant à applaudir. Suivit une tempête d'applaudissements qui retentit dans la salle. Témoignage d'éloges sincères à l'égard du trajet marqué de patriotisme de mon père tout autant qu'expression de vœux de bonheur authentique adressés à lui.

Il travaillait dur sans pourtant en ressentir la fatigue. Il conseillait, comme toujours, à ses enfants de s'attacher au travail parce qu'ils ne se sentiraient pas alors fatigués.

Tel était mon père. Offrant le total de son revenu, il a offert son âme. Une vie dédiée à un travail loyal et persévérant pour la patrie et le peuple, exempt de toute recherche d'honneurs et de tout arrivisme.

Mon père, entrepreneur privé qui passait, aux yeux de tant de gens, pour digne d'aller planter ses choux, eut l'honneur insigne d'être admis dans le Parti du travail de Corée. Conversion d'un industriel en un patriote.

Dans les vieilles années

La coopérative présidée depuis 1961 par mon père se transforma en coopérative de production d'objets en verre d'optique, spécialisée dans la production de verres de lunettes, de toutes sortes de lentilles et d'autres objets en verre.

Un jour du début de mars 1969, le Président Kim Il Sung appela au téléphone un cadre du Comité central du Parti. Il lui fit part du manque de lunettes dont souffraient les membres âgés du Parti quand ils voulaient lire le journal.

C'est qu'on ne produit ni ne met en vente nulle part des lunettes de lecture, dit-il. Sur ce, il lui enjoignit d'aller à la coopérative de production de verres d'optique évaluer la production de lunettes de lecture et d'autres lunettes dont était capable de produire l'usine pour le moment ainsi que celle qu'elle pourrait fournir quand elle aurait bénéficié d'une assistance déterminée.

Quand mon père fut mis au courant des instructions du Président, il fut touché jusqu'aux larmes par la confiance et la sollicitude dont il se sentait l'objet et, en même temps, il se mordit les doigts de son inadvertance.

Comme le nom de sa coopérative de production l'exigeait, il aurait dû obligatoirement faire attention au besoin impérieux du

peuple en lunettes. Malheureusement, cela lui avait échappé.

On vivait une époque exaltante. A travers tout le pays, des produits nouveaux sortaient, camions, tracteurs, bulldozers, pelles mécaniques, locomotives électriques au point qu'il fallait élargir considérablement la porte d'entrée des usines et entreprises.

Les fours électriques et autres fours accroissaient leur production, des presses hydrauliques de milliers de tonnes entraient en fonctionnement, de nouvelles flottilles de pêche commençaient à sillonner la mer. Tant et si bien que peu de gens faisaient attention aux lunettes, objet qui passait pour insignifiant.

Mon père, une fois au courant des paroles du Président, regretta douloureusement de ne pas être à la hauteur de la noble volonté du grand Leader.

Il nota ces instructions dans le carnet qu'il portait sur lui.

Depuis, il redoubla d'enthousiasme et s'impliqua dans son travail, en pensant à la générosité et à la sollicitude du Président qui partageait le sort du peuple pour le meilleur comme pour le pire.

Bientôt, le Président fit parvenir à la coopérative de production les techniciens compétents et l'équipement dont elle avait besoin, qui allaient constituer la pierre angulaire de la nouvelle entreprise.

Mon père, réconforté, s'attaqua à la production. Il était si surchargé qu'il n'eut même pas le temps de s'occuper du lendemain

de sa benjamine qu'il choyait pourtant de tout cœur.

Comme mentionné au-dessus, il avait voulu me vouer à l'art. D'abord, il avait rêvé me voir danser sur la scène du Grand théâtre sous une tempête d'applaudissements. Quand il eut appris que je ne promettais pas comme danseuse, il me fit passer à la classe de musique.

Il eut même le soin de me faire bénéficier des leçons particulières données à domicile par Ri Yong Su, le meilleur violoncelliste du pays, qui jouait dans l'Orchestre symphonique national.

Cependant, cela allait changer. Plus tard, alors que j'étais près de finir mes études à l'école artistique de Pyongyang, je constatais qu'il ne veillait pas sur moi comme auparavant.

J'étais connue comme la meilleure violoncelliste de l'école, raison probable pour laquelle, un jour, mon père, en passant, me dit : « Tu iras au conservatoire de musique, pas vrai ? »

Je répondis : « Non, je ne veux pas. » Réponse qui, d'ordinaire, l'eût pris au dépourvu. Il ne réagit pourtant pas.

Le temps lui manquait de s'étonner.

Il n'avait en tête que le chiffre d'un million de paires de lunettes, objectif de production annuelle. Il n'est pas exclu que mon refus d'aller au conservatoire de musique ait sonné à ses oreilles comme un assentiment.

En effet, rien d'autre ne l'intéressait que la tâche confiée par le Président. D'autant plus qu'il était maintenant membre du Parti du travail de Corée.

Un mois s'écoula depuis. Un jour, il notait en hâte des chiffres dans son carnet, quand il me demanda d'un air distrait : « Comment vont tes études supérieures ? »

« Ça va pas mal ? » répondis-je évasivement.

Mon père, sans rien ajouter, continua à écrire.

Un autre mois ou plus passa.

L'objectif d'un million de paires de lunettes était près d'être atteint. Mon père apprit alors seulement que je faisais mes études à l'école de niveau élevé de médecine de Moran. Il s'en étonna certes.

« Et non au conservatoire de musique ? Et ton violoncelle ? »

Je souris. J'expliquai la raison du changement de ma vocation. Raison en somme saugrenue.

« Figure-toi, papa, une violoncelliste de renom revenant d'une tournée à l'étranger. Des femmes artistes élancées descendant l'escalier d'avion, et l'on aperçoit parmi elles la grosse dondon que je suis. J'ai honte rien qu'à y penser. »

« Oh ! » cria mon père, sidéré. Puis, il fit avec dépit : « Vous avez tous embrassé la médecine ! » Il alla de ce pas à son usine.

Il n’avait aucun loisir de s’attarder : il était charrette pour appliquer les instructions du Président.

L’objectif d’un million de paires de lunettes fut enfin atteint.

Le fait fut rapporté au Président qui en félicita et remercia largement mon père avec sa coopérative de production. Le jour même, mon père confia à ses enfants :

« Les lunettes, ce n’est ni un objet de grande importance ni un joyau sans prix. Mais, comme le Président en fait grand cas, j’en viens à les considérer comme un trésor. Je vois clair maintenant, je pense. Je vois dans les simples objets en verre un moyen de témoigner d’une grande sollicitude pour le peuple. »

Lorsque, dix ans plus tard, j’avais choisi de m’occuper des lunettes, je fus amenée à retracer très souvent les paroles de mon père.

Le Président m’a dessillé les yeux pour me permettre de voir comment servir le peuple en tant que membre du Parti, eût souhaité dire mon père. Jadis prisonnier de l’argent, il s’était engagé sur la digne voie du patriotisme, et maintenant, il avait acquis la vue d’un membre du Parti, fidèle serviteur du peuple.

J’avais dix-neuf ans. A la veille de la fin de mes études à l’école de médecine, je préparais mon examen.

Un jour, mon père entra dans ma chambre, l’air exalté. Je lui demandai la raison pour laquelle il était rentré tôt. Il répondit qu’il s’était arrêté pour un moment et, à ma surprise, il dit vouloir m’entendre jouer du piano. C’était la première fois qu’il me faisait une telle demande depuis que j’avais embrassé la médecine comme mes frères.

Voulant alléger son sentiment, j’attaquai *Pour Elise* de Beethoven. Mon père hocha la tête en signe de négation. « Oui, il adore la musique populaire ! » me dis-je et je commençai la mélodie entraînante de *Yangsando*. Cependant, il refusa encore. Il appuya son buste contre le dos de la chaise et ferma les yeux. Comment m’y retrouver ? Seulement, je m’aperçus qu’il recherchait un apaisement.

Je saisis le violoncelle et suivis du regard de mon père. Je craignis alors qu’il cherchât à retenir ses larmes. Il était sans doute en proie à une vive émotion.

Prudemment, je lui demandai :

« Qu’est-ce qui s’est passé, papa ? »

Il respira à pleins poumons et murmura :

« Oui, il y a eu une chose…Le Parti m’a assigné une tâche importante. Quel témoignage de confiance ! »

J’y suis maintenant, me dis-je. S’il avait le visage pourpre, c’était en raison du bonheur extrême qui remplissait son visage de

vieux pourtant toujours plus maladif. Il demanda d'un ton doux : « Ma chérie Song Hui, joue-moi le chant que j'aime, celui qui commence par quand l'aurore paraît… »

C'était le chant « Nous vous resterons fidèles de génération en génération ».

Aussitôt, j'accordai l'instrument et enduisis l'archet de résine de pin. Je regardai mon père. Il appuya sa tête contre le dos de chaise, puis ferma les yeux. J'aperçus les larmes qui en coulaient. Je sentis aussitôt mes yeux se mouiller. Je commençai à remuer l'archet, en chantant :

Quand l'aurore paraît
Nous pensons à votre sourire doux
Quand les étoiles du firmament rient
Nous ressentons votre affection chaleureuse

Mon père pleura et je pleurai. C'est un chant que chacun chez nous ne peut chanter ou entendre sans s'attendrir.

Une évocation réaliste du sentiment qu'inspirait le sourire du Dirigeant Kim Jong Il.

Le bonheur qui embrasait le cœur de mon père s'empara de moi-même.

Le chant fini, il resta un instant immobile. Puis, se relevant, il posa sa main grosse sur mon épaule.

« Le Président Kim Il Sung a toujours compté sur moi et m'a mis à l'honneur, dit-il ; et maintenant, le Dirigeant Kim Jong Il m'entoure d'attention. Comment pourrais-je mériter ces bienfaits ? Je vais au travail. J'ai une charrette. Désormais, ne m'attends plus le soir. »

Il alla de ce pas à son usine. Il y a lieu d'évoquer la confiance dont mon père avait joui et qui l'avait tant touché.

A l'époque, il était question de fabriquer les ornements en verre à mettre dans un édifice monumental. Certains cadres considéraient l'importation comme la meilleure solution pour obtenir des ornements qui exigeaient un matériau de bonne qualité et un travail de haute précision. Personne au pays n'avait expérimenté la fabrication de ce genre d'ornements ; on risquait de ne pas y réussir avant le jour prévu pour l'inauguration de l'édifice, telle était la raison de leur crainte.

Quand le Dirigeant Kim Jong Il en reçut le rapport, il proposa de confier la tâche à la coopérative de production des verres optiques de Pyongyang présidée par mon père, ajoutant que celui-ci s'était depuis le lendemain de la Libération, acquitté de toutes les tâches assignées par le Président Kim Il Sung.

C'était un témoignage de confiance inespéré après celui dont il avait joui de la part du Président.

Mon père, qui souffrait d'une maladie précoce, en parut d'un coup guéri. Il récupéra le dynamisme de sa jeunesse.

Tandis que j'étais à mon 19e printemps, mon père était à son 62e. Un arbre vieilli finit par sonner le creux, dit-on. Au contraire, mon père put célébrer un nouveau printemps à 62 ans.

Il le devait au Dirigeant Kim Jong Il, son Soleil. D'où les larmes qui avaient embué ses yeux à l'écoute du chant « Nous vous resterons fidèles de génération en génération ».

Mon père, débordant d'énergie, se jeta dans la fabrication des billes en verre. Côte à côte avec les ouvriers et les techniciens, il s'occupa jour et nuit à tracer les plans, puis à achever les produits, parfois avec une lime. Il en sortit 100 000 billes en verre qui servirent à parer l'édifice.

Autre exemple. Le flambeau surmontant le monument aux idées du Juche, figurant un feu qui monte en toute saison, sous la pluie et la neige, témoigne aussi de la force que fit naître chez mon père la confiance du Dirigeant Kim Jong Il. De ce fait, je ne peux m'empêcher d'éprouver à la vue du flambeau un sentiment de fierté.

A l'époque, il s'agissait de fabriquer le verre incassable transparent, matériau dont devait être fait ce flambeau.

Cette fabrication s'avéra impossible dans une verrerie déterminée du pays.

Dès lors, les responsables en vinrent à choisir l'importation. Comment admettre de recouvrir à un matériau d'origine étrangère pour fabriquer cette partie importante d'un monument appelé à honorer à tout jamais les idées immortelles du Président Kim Il Sung ?

Le Dirigeant Kim Jong Il décida de confier cette tâche aussi à mon père. Il ne doutait pas que mon père, malgré son âge de 70 ans, ferait preuve de loyauté pour répondre à sa confiance comme il en avait été ainsi.

Comme tout le monde peut le savoir aujourd'hui, ledit flambeau est aussi haut qu'un immeuble de 5 à 6 étages. La tâche de produire la quantité de verre incassable transparent nécessaire dépassait les forces de la coopérative présidée par mon père. En fait, il y avait la verrerie de Nampho, d'une capacité de production de loin plus grande et mieux équipée. Et pourtant, c'est à la coopérative dont relevait mon père que le Dirigeant Kim Jong Il avait assigné la tâche. Mon père l'accepta :

« Volontiers. Je ne manquerai pas à en venir à bout », répondit-il sans hésitation.

Mais, s'il n'y parvenait pas ? Sa réponse parut trop facile pour

convaincre les nombreux responsables. Peut-être même pour marquer l'assurance.

Le travail commença. Les gonds des portes ne cessaient pas un seul instant de grincer. Et tout le monde s'inquiétait pour la réussite de l'entreprise. Mais mon père, imperturbable, donnait la même réponse :

« C'est le Dirigeant Kim Jong Il qui nous a confié la tâche. Nous sommes tenus de nous en acquitter, quoi qu'il advienne. »

Il veillait presque toutes les nuits à côté des ouvriers.

Voici, en passant, un mot sur le football.

Mon père était, comme mentionné ci-dessus, un travailleur acharné, mais il avait une autre passion : le football. Il n'était pas doué pour ce sport, tant s'en faut. Au contraire, il ne s'y connaissait pas du tout.

Lors d'une fête, la coopérative avait organisé une sortie où les responsables devaient disputer à qui réussiraient à envoyer le ballon dans le but. Ils étaient répartis en plusieurs groupes, deux membres de deux groupes différents étant appelés à s'opposer, l'un exécutant le tir et l'autre gardant le but improvisé à 5 m sur le gazon.

Vint le tour de mon père pour faire le shoot tandis que le secrétaire du Parti de la coopérative garderait le but.

Tout le monde espérait voir le fana du football qu'était mon père réussir sans faute et magistralement. Ses supporters l'encouragèrent en criant à tue-tête.

Cependant, son coup de pied s'avéra si maladroit qu'il provoqua l'hilarité générale. Le bout de sa chaussure creusa la pelouse, dispersant à tous les vents de la terre enlevée dont un bout s'engouffra dans la bouche du gardien de but. Le ballon s'arrêta avant même la ligne du but. Dès lors, mon père acquit ce surnom de « président footballeur. »

Ce fana du football interdisait l'accès de son usine à l'équipe de football de la coopérative quand elle avait échoué dans ses matchs.

Il arriva même qu'il allât assister à la finale entre des équipes de niveau supérieur sous prétexte d'aller prendre part à une réunion importante.

Cependant, son astuce finit par se révéler. La télévision transmit en direct le match à l'heure indiquée par mon père pour sa réunion. On vit alors paraître plusieurs fois sur le petit écran mon père assis parmi d'autres spectateurs. Comme le cameraman le voyait particulièrement ardent à encourager les joueurs, il dirigea plusieurs fois son appareil sur lui.

Ce qui attirait mon père dans le football, c'était l'esprit

fonceur, la persévérance et l'acharnement. Qualités qu'il trouvait certainement à son goût.

Et pourtant, jamais tout au long de la fabrication du verre incassable transparent, mon père n'assista à un seul des matchs disputés entre les meilleures équipes de football. Il ne se le permit pas. Quand on lui annonça la finale, il agita la main, répliquant :

« Ça ne me dit rien. Je drible en ce moment. Il ne me reste qu'à shooter vers le but. »

Oui, il donna le dernier coup de pied sur le ballon qui ébranla le filet. En effet, le neuvième essai de fabrication réussit. Le verre incassable transparent à pression intérieure uniforme tant recherché prit corps. Une sphère pesant 900 g de la taille du ballon de tennis, faite de ce verre, laissée tomber d'une hauteur de 102 cm, resta intacte, sans la moindre cassure. Puis, une plaque de 1 m^2 de ce verre fut posée sur deux briques placées des deux côtés. Un homme pesant 70 kg se hissa au-dessus. Elle resta également intacte. Avec un autre homme encore, elle tint bon aussi. Ce n'est que lorsque mon père y monta lui-même qu'elle fit entendre le bruit d'une cassure.

A l'occasion du rapport fait au Dirigeant Kim Jong Il de cette réussite, mon père se fit photographier avec les ouvriers et les techniciens de la coopérative.

D'ordinaire, peu attiré par la prise de photos, il cherchait à éviter les caméramans. Mais il consentit de bon cœur à se faire photographier parce que cela pourrait résumer l'effort des employés de la coopérative pour la fabrication du flambeau, voire sa propre vie.

« La sollicitude du Dirigeant, je ne l'oublierai jamais de la vie », disait-il souvent, avec des larmes dans la voix, à ses enfants.

Les perles, les lustres, les blocs de verre que je vois dans les édifices monumentaux ne me laissent pas indifférente. C'est surtout le cas pour le flambeau surmontant le monument aux idées du Juche.

Mon père a vécu une vie méritoire, je pense.

3. Vie bénie

Un jour, mon père eut une entrevue avec des industriels coréens de la diaspora. L'un d'eux, le voyant esquisser un sourire dans les larmes, lui dit :

« M. Song Tae Gwan, vous avez l'air heureux. Un industriel est habitué à une crainte perpétuelle, mais vous menez une vie sereine et paisible, je crois. Où en est le secret ? »

Mon père conta une histoire. Selon les aïeux, dit-il, l'homme est pourvu, et pour cause, de deux yeux, de deux oreilles, de deux mains et de deux pieds. Les deux yeux doivent servir à discerner le vrai et le faux, les deux oreilles à capter, l'une, les on-dit et l'autre, à les écouler, les deux mains, à recevoir et à donner, enfin les deux pieds, à se soutenir l'un l'autre.

Tous les assistants rirent de gaîté de cœur. Certains, qui ne croyaient pas à l'histoire, y virent une invention de mon père à l'intention des industriels.

Mon père leur répondit, en souriant :

« De tout temps, le sort des industriels a été celui d'une bougie exposée au vent. Ils sont voués à s'inquiéter tout le temps de ce qui adviendrait d'eux. De plus, ils doivent se faire de la bile à cause des escroqueries dont ils risquent de souffrir et s'ingénier à trouver

des confrères dignes de confiance au risque de se faire montrer du doigt. En somme, on peut dire que mon histoire concerne les industriels.

Quant à moi, heureusement, je n'ai jamais risqué de me voir berné. C'est que je travaille dans ma patrie socialiste. Une mère n'abuse pas son enfant. Pourquoi ma patrie socialiste voudrait-elle me duper et m'exploiter ?

Je n'ai pas risqué non plus d'être l'objet de médisances. Car mon entreprise avait pour but de profiter toujours davantage à la patrie socialiste.

Il n'était inutile aussi de craindre toute faillite, de me tourmenter comme un industriel en danger de s'éteindre tel une bougie exposée au vent. Car le Président Kim Il Sung et le Dirigeant Kim Jong Il ont veillé à me guider.

Un enfant conduit par son père ne risque pas de tomber. Toute ma vie, j'ai pu aller un chemin droit, sans jamais tomber. »

Puis, mon père évoqua par le menu la carrière exaltante qu'il avait pu suivre grâce à la sollicitude du Président et du Dirigeant, devenant, d'un industriel privé, un patriote, un militant du Parti.

Il conclut : j'ai gagné des millions et, en les consacrant au bien de la patrie et du peuple, j'ai gagné aussi l'amour du peuple, une gloire et un bonheur inconcevables pour tout autre industriel.

Tous les industriels de la diaspora applaudirent.

« Nos compliments, M. Song Tae Gwan, vous êtes un “millionnaire socialiste”, unique au monde, le “millionnaire” de la Corée socialiste, matériellement et moralement riche, proclamèrent-ils, le cœur battant. »

D’autres faits heureux encore marqueraient la vie de mon père.

Passé le cap des soixante-dix ans, mon père fut chargé de la fonction de conseiller de la coopérative, qui consistait à aider la coopérative dans ses affaires avec son savoir-faire et son expérience. Malgré ce changement de poste, il continua à agir à la pointe du travail, au lieu de se contenter de donner des conseils. Il ne pouvait jamais s’imaginer oisif. Il allait au travail sans rien dire et rentrait sans rien dire.

Le Dirigeant Kim Jong Il, quand il eut pris connaissance du cas de mon père, lui fit reprendre la présidence de la coopérative.

Le jour même, mon père, qui avait cessé de boire il y avait longtemps, accepta le verre offert par ses enfants. Des larmes de bonheur emplissaient ses yeux qui se fixaient tour à tour sur ses enfants et petits-enfants. Il ne cherchait pas à les cacher. Loin de là, il pleura à découvert, vidant un verre de vin mêlé de larmes.

Un peu plus tard, il s’adressa, mine grave, à ses enfants.

« Vieux cheval sait le chemin, dit-on. Je me sens coupable d’avoir manqué à mon devoir. Je n’ai su faire continuer mon œuvre par aucun d’entre vous », dit-il.

Ses enfants furent bouleversés. Quant à moi, je me sentis pour la première fois honteuse d’avoir tiré vanité de ma profession de médecin. J’en vins à douter de ma vacation. Je ne suis pas tenue de poursuivre l’œuvre de mon père parce que je suis fille, m’avais-je dit.

Non, il s’agissait de l’impératif de la conscience morale plutôt que d’un simple devoir.

Mon père eût voulu sans doute qu’un de ses enfants se propose à la tâche. Il eût souhaité que ce fût une récompense du bonheur dont il avait joui dans sa vie.

En fin de compte, je me décidai à me faire réparatrice de lunettes. Décision dont la réalisation prit plusieurs mois.

Dès lors, l’ancienne « médecin Song » prit place, dans un atelier de la coopérative de commodité et de production Moran, entre un réparateur de stylos et un fabricant de tampons, pour remodeler des lunettes et les remettre dans des montures avec une pince.

De nombreuses personnes de mon entourage écarquillaient les yeux d’étonnement, certaines me croyant lunatique ou portant sur moi un regard apitoyé, sans douter que je fusse l’objet d’une quelconque punition.

A vrai dire, il n'avait pas été facile pour moi de prendre mon parti.

Mon père trouva mon choix courageux et s'en félicita on ne peut plus.

« Ma Song Hui a raison. Il ne faut pas lui en vouloir », criait-il, d'une voix indignée, à ceux qui ne me comprenaient pas.

Depuis, je travaillai à ce poste pendant trois ans.

Puis, je me décidai à établir à part un atelier de réparation de lunettes.

Mon père fut le premier à me soutenir.

« Je te prie de ne pas changer d'avis, quoi qu'on dise », dit-il.

Je dus me procurer moi-même les matériaux et m'aider des menuisiers et des plâtriers dont j'avais besoin.

La nuit, je préparais les travaux du lendemain en gardant l'atelier.

Quand l'atelier fut achevé, j'y mis une enseigne modeste : « Atelier de réparation de lunettes Kaeson ».

Pendant les trois années suivantes, le personnel de l'atelier répara plusieurs centaines de milliers de paires de lunettes d'ouvriers, de cultivateurs, de scientifiques, d'enseignants, de journalistes, relevant d'usines, d'entreprises, d'établissements de recherche scientifique, de médias, etc.

Le Dirigeant Kim Jong Il apprécia très favorablement notre travail et nous fit l'honneur de nous permettre d'établir un magasin de lunettes au pied de la colline Moran afin de satisfaire aux besoins croissants en lunettes de la population.

Notre magasin de lunettes de Pyongyang est fréquenté par les Coréens aussi bien que par les étrangers et bénéficie de l'assistance matérielle et morale désintéressée des Coréens de la diaspora.

Il y a tant à raconter à son sujet. Seulement, nous avons plus à faire que ce que nous avons fait : nous n'avons fait que commencer notre travail.

Mon père, ayant pris à 74 ans la présidence d'une grande entreprise comptant quelques milliers d'employés, travailla avec un dynamisme invariable jusqu'à l'âge de plus de 80 ans.

Son travail a laissé des traces visibles à Pyongyang et un peu partout ailleurs.

« Comme il est bénéfique, le socialisme ! » disait-il souvent.

Il disait ces mots quand il voyait des familles d'ouvriers déménager dans les immeubles d'habitation de nouvelles cités, des enfants s'ébattre, des lunettes de plongée aux yeux, dans la piscine du centre de bains publics Changgwang, quand il voyait briller les ornements du métro.

C'était là aussi bien l'éloge du régime socialiste auquel il devait sa vie méritoire que l'expression du bonheur

immense dont lui avaient fait jouir le Président Kim Il Sung et le Dirigeant Kim Jong Il.

La santé de mon père avait commencé à décliner. Il avait franchi le cap des quatre-vingts ans.

Je pris part à la conférence nationale des pionniers des belles coutumes communistes. Mon père me constata en regardant la télévision.

A l'issue de la conférence, je me précipitai vers lui. Il saisit un long moment ma main. Les yeux mouillés, il me dit d'une voix émue :

« Comme tu me fais honneur ! Bien des gens m'ont téléphoné pour me féliciter d'avoir une fille méritante. Et tu as été la première à recevoir l'ordre du Drapeau national de 1ère classe. Tel père, telle fille, disaient-ils. »

Il se mit à caresser l'ordre que j'avais reçu, signalant :

« Je te prie de penser à la valeur de cet ordre. Le Dirigeant Kim Jong Il te l'a fait décerner pour apprécier favorablement ton travail et t'encourager à mieux travailler. Ne l'oublie jamais ! »

Puis, il m'invita à aller tout de suite au travail.

Ne reste plus à mes côtés, alors que tu as eu même l'honneur de faire une intervention lors de la conférence, j'irai aussi au travail sans plus tarder, dit-il.

Cependant, le jour arriva où il ne put plus travailler. En janvier de l'an suivant, alors que les grands froids faisaient rage, je lui vis le visage blêmir, les pupilles se lâcher, signes avant-coureurs de sa fin. Mais, inconsciemment, il lâcha :

« Allez besogner, et vite. »

Tel était mon père. Il est d'usage que les mourants souhaitent se trouver en présence de ses proches, de leur femme et de leurs enfants. Mon père ne pouvait faire exception. Et toutefois, il ne l'admettait pas : ses enfants devaient, pour le remplacer, travailler mieux et davantage. Tellement la pensée de l'obligation de répondre à la sollicitude des grands Leaders l'occupait.

D'ailleurs, il en avait été de même lors de mes noces. Les nombreux invités se réjouissaient en portant des toasts, quand, à l'improviste, il m'avait demandé :

« N'oublie pas d'aller au travail dès demain ! »

Comme nous, ses enfants, le connaissions bien, nous allâmes sans murmurer travailler. Quand nous étions retournés à la nouvelle de l'aggravation de son état, il était près de tomber dans le coma. Il nous fit signe des yeux de nous approcher. Quand nous nous réunîmes à son chevet, il articula :

« N'aient été notre Président et notre Dirigeant, je n'aurais été toute ma vie qu'un obsédé de l'argent. Le Président m'a

promis de me mener jusqu'à la société communiste. Je ne peux malheureusement vivre assez longtemps pour cela mais je n'ai aucun regret en ce moment car j'ai pu suivre sa haute volonté jusqu'à aujourd'hui. »

Il s'en alla. Il s'en alla en « millionnaire socialiste », en révolutionnaire. Une seule chose eût pu alourdir son cœur dans ses derniers moments : le sentiment d'avoir fait trop peu pour mériter la sollicitude dont il avait joui.

Quoi qu'il en fût, la lumière bienfaitrice ne cessa pas de veiller sur lui.

Le Président Kim Il Sung, à la triste nouvelle du décès de mon père, témoignant de son vif regret, envoya une couronne à la mémoire du défunt.

De même, le Dirigeant Kim Jong Il, veillant à perpétuer le souvenir de son mérite patriotique, enjoignit de déposer ses cendres au cimetière des martyrs patriotes pour l'élever au faîte de la gloire.

Mon père n'avait pensé pourtant qu'à se voir enterré dans un endroit retiré en homme du commun.

Nous pleurâmes et, en même temps que nous, tous les visiteurs de condoléances.

Au moment du départ du cortège, la fanfare d'Etat exécuta la

musique funèbre. Il était suivi de nombreuses voitures. Au milieu de la procession, je fixai mes yeux sur la colline du cimetière des martyrs patriotes. Tout d'un coup, j'étendis les bras sur le cercueil, criant d'une voix éplorée :

« Papa chéri, sais-tu où tu vas en ce moment ? Sais-tu que tu montes au cimetière des martyrs patriotes ? Ecoutes-moi, je t'implore ! Papa chéri, ouvre les yeux, une seule fois, je t'en prie ! Pour voir ce qu'il faut ! »

C'était la saison des grands froids, cependant il faisait doux.

Le soleil caressait le cimetière de ses rayons clairs et tendres.

Conclusion

Mon père, qui devait sa vie réussie à la main affectueuse des grands Leaders, n'allait pas cesser d'être honoré.

En septembre 1998, le Dirigeant Kim Jong Il, sur le chemin du retour après un voyage au front, s'arrêta au cimetière des martyrs patriotes, récemment restructuré.

Pendant quatre longues heures, il parcourut du regard jusqu'à la nuit tombante tour à tour les portraits lithographiés, en évoquant en termes élogieux le patriotisme des martyrs.

Lorsqu'il arriva devant le portrait de mon père, il signala l'industriel patriote bien connu du Président, et apprécia très favorablement le mérite de mon père, grand abatteur de besogne.

Dès que la nouvelle de la visite du cimetière par le Dirigeant fut annoncée par les journaux, la radio et la télévision, mes six frères et moi, nous nous y rendîmes, des gerbes à la main. Nous suivîmes l'itinéraire déjà suivi par le Dirigeant. Chemin faisant, nous remarquâmes tour à tour les noms bien connus de personnes qui avaient assumé de hautes fonctions du Parti et de l'Etat, accompli des faits méritoires dans l'édification du Parti, de l'Etat et de l'armée, avaient fait le sacrifice de leur vie pour la réunification du pays, s'étaient distinguées en science, en littérature et en arts.

« Cimetière de personnes honorables », disent les Coréens de la diaspora pour désigner ce cimetière.

Mon cœur battait fort à cette pensée.

Nous arrivâmes enfin devant le portrait de mon père. Il nous regardait d'un air grave. Je déposai la gerbe sans en détacher mon regard.

« Papa, à quoi penses-tu ? » dis-je en mon for intérieur pour entamer un dialogue.

Mon père avait l'air de me dire :

« Ma chère Song Hui, je t'implore de bien honorer à ma place notre grand Dirigeant. Veuille bien lui rendre ses immenses bienfaits. Et n'oublie pas : celui qui se dévoue de tout cœur pour la patrie et le peuple peut promettre d'être l'objet d'une sollicitude inespérée et de jouir d'une existence vraiment heureuse. »

Je pense que c'est une vérité dont tous les visiteurs de ce cimetière se rendront compte.

Industriel converti au patriotisme

Auteur : Song Song Hui

Rédaction : Yun Yong Il

Traduction : Paek Won Gi

Editions en langues étrangères

République populaire démocratique de Corée

Novembre de l'an 111 du Juche (2022)

E-mail: flph@star-co.net.kp

http://www.korean-books.com.kp


ISBN 978-9946-0-2161-4
9 789946 021614 >
내나라